

Olivier Boile

# COLLECTEURS DE CORPS

*Olivius F. Boileus est né en terre bellovaque en l'an 81 ap. J.C., au tout début du règne de l'empereur Mithrandus. Loin de suivre le cursus honorum classique qui l'aurait conduit du poste de questeur à celui de consul, il préfère se vouer aux belles lettres, option fantastique et fantasy. Jamais reconnu par ses pairs de son vivant, il n'atteindra pas la renommée d'un Virgile, d'un Pétrone ou d'un Marcus Levius, à son grand désarroi. Il laisse à la postérité près de cent nouvelles, la plupart demeurant inédites, ainsi que plusieurs romans. Deux d'entre eux, dont l'intrigue a comme point commun de se dérouler dans une époque futuriste nommée "Moyen Âge", ont eu le temps d'être publiés juste avant sa mort par un fameux éditeur de Gaule Narbonnaise.*

Je suis le pied gauche de Tiro, du cimetière des Esquilies. Ensemble nous foulons un sol inégal, une terre glacée à toute heure de la journée, à toute période de l'année. Il traîne un peu la jambe, celle qu'il s'est blessée quand il travaillait encore aux abattoirs. Cela ne me dérange pas. Ainsi je n'ai pas à prendre appui parmi les immondices que nous traversons continuellement. Tiro ne semble plus guère gêné par les ossements blanchis affleurant devant chacun de nos pas, la cendre qui s'infiltré entre les orteils, les débris divers oubliés là par des voyageurs ou des vagabonds. Qu'avons-nous à en dire ? Peut-on se plaindre du sort auquel les dieux nous ont enchaîné ?

Tiro n'a pas eu de chance. Il est un esclave de la pire espèce qui soit : un vespillo, misérable et méprisable transporteur de cadavres, collectant les corps comme les publicains collectent l'impôt. Il ne vit que la nuit, dort le jour dans la poussière et la crasse du petit sanctuaire de Libitina, près de la Porte Esquiline. Depuis des siècles, la déesse des trépassés est exilée au-delà de la muraille servienne ; quant à ses servants, ils sont ostensiblement ignorés par la population de Rome. Les citoyens aiment à se délecter du spectacle de la mort lorsqu'il leur est offert sur le sable chaud de l'arène, mais baissent le regard sitôt que cette mort s'accompagne du pourrissement des chairs...

Je suis le nez de Tiro. Bien que répugné par l'odeur entêtante des bûchers funéraires, je ne me fronce plus à chaque inspiration. Leurs fumées âcres, aussi épaisses que le plus infranchissable des brouillards, continuent de le faire tousser, parfois. Pourtant il faut poursuivre, coûte que coûte, aller au bout de cette besogne ingrate

à laquelle nul ne devrait être contraint. En brûlant, les restes humains exhalent un relent qui rappelle à Tiro les rôtisseries du quartier de Subure qu'il fréquentait autrefois, avant d'épouser la nuit. Il songe que l'homme n'est guère différent du porc ou du sanglier tandis qu'il fouille des gravats à la recherche d'une hypothétique pitance. Dans ce champ de ruines qu'est le cimetière des Esquilies, on ne peut qu'être cadavre ou charognard.

Je suis la gorge de Tiro, d'où s'arrache un cri de frustration contenue. Les chiens faméliques occupés à déchiqueter la peau d'un nouvel arrivant dressent la truffe et montrent les crocs. Ils connaissent le vespillo, craignent le poignard qu'il brandit sans trembler. Rivaux dans le malheur, ils luttent à armes inégales. Des aboiements répondent au rugissement bestial de l'homme, puis c'est le silence. Tiro reprend son souffle. Mentalement, il prend note de sa découverte : dans ce coin isolé de la nécropole, où ni lui ni ses collègues n'ont coutume d'aller, il est rare de croiser une dépouille abandonnée. Il reviendra la chercher, une fois ses autres tâches accomplies.

« Troisième secteur. Au nord-est du bosquet. Un de plus. »

Je suis la langue de Tiro, rendue pâteuse tant par la soif que par l'inaction. On parle très peu parmi les servants de Libitina. Quand on fonde sa vie sur la mort, on s'accommode malgré soi des manières d'outre-tombe : pas de mots, pas de gestes superflus, tout juste une entraide muette naît-elle parfois entre eux. Dès son premier jour, il a été surnommé Tiro, le Débutant, l'Inexpérimenté, référence sarcastique à son teint frais d'esclave n'ayant connu que le service des vivants. Ses confrères, eux, affichaient la mine grisâtre des agonisants. Puis le temps a fait son œuvre. Une peau rosée finit par perdre de son éclat dans un monde sans lumière. Le jeune vespillo est devenu à l'image de ses prédécesseurs : terne, rugueux. Lorsque je passe furtivement sur ses lèvres craquelées, je leur trouve un goût de cendre ; lorsque je parviens à attraper un insecte un peu trop aventureux, je ne lui en trouve aucun.